Document generated on 06/05/2025 12:09 a.m.

Liaison

Le roi des pissenlits, roman de Daniel Paradis : broussailleux !

Daniel Paradis, *Le roi des pissenlits*. Éditions Le Nordir, Ottawa, 2003, 127 p.

Marie LeBel

Number 120, Fall 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41493ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

LeBel, M. (2003). Review of [*Le roi des pissenlits*, roman de Daniel Paradis : broussailleux ! / Daniel Paradis, *Le roi des pissenlits*. Éditions Le Nordir, Ottawa, 2003, 127 p.] *Liaison*, (120), 47–47.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE ROI DES PISSENLITS, ROMAN DE DANIEL PARADIS : BROUSSAILLEUX !

Marie LEBEL

LE ROI DES PISSENLITS de Daniel Paradis, publié au Nordir, nous présente un héros qui boit de la tisane et gobe des gélules pour empêcher les meubles de s'envoler. Le climat, les personnages et les images donnent a priori l'illusion de retrouver l'univers de Boris Vian, puisque le quotidien est magnifié et que le fantastique empiète sur le familier. Ainsi, le réveille-matin devient un « compte-rêves », les « mots font mouche » et les oiseaux en ont « becqueté les miettes [...] ». Les premières pages sont donc prometteuses et nous font espérer une écriture aux accents renouvelés. Pourtant, en peu de temps, les choses se perdent dans la surabondance... Les champs sémantiques se juxtaposent avec de moins en moins de bonheur. Ainsi, « un fumet de ridicule enrobe [une démarche] », le « lit affiche une décente immobilité » ou encore on devrait entendre « la musique des atomes ». Cela finit par épuiser le lecteur.

L'histoire n'est pas sans intérêt. Un couple gagné (vaincu même) par la routine quotidienne arrive en bout de course et se désagrège. L'homme dérive. Il cherche alors refuge dans l'écriture, mais surtout tente d'apprendre l'art de la parole, l'art du dialogue dont la méconnaissance serait la source de l'échec conjugal. Pour y arriver, il s'adonne à l'insu de tous à l'improvisation dans un petit théâtre local. Ainsi, la nuit, il monte sur scène et joue le spectacle de sa vie. La fonction thérapeutique de ce manège nous est précisée, mais les monologues nocturnes sont plats et il est permis de douter de leurs effets salvateurs. Le jour venu, les personnages d'un roman que le protagoniste n'a jamais su terminer se lancent dans une quête dont on sent confusément qu'elle gravite aussi autour de la parole nécessaire. La crise est explorée d'une façon neuve, mais plus ou moins réussie. Paradis invite à résister au quotidien et à la routine. Celle qui, « sous prétexte de protéger, quadrille et découpe tout ce qui passe ». Pourtant...

Le lecteur qui abordera ce court roman entre dans un univers verbal et ésotérique touffu, pour ne pas dire étouffant. Les phrases sont lancées au lecteur et le déstabilisent. Ainsi, comment appréhender « le cerveau aux coins disjoints qui s'écaillent et résistent au chaos primordial » ? Comment comprendre « l'absence d'une naufragée en italique du cosmos, perdue dans la nature humaine » ? Comment voir la mer comme un trou « insolent », « intrus et féroce », qui « grimace au ciel » ?

Cela dit, le roman de Daniel Paradis est indéniablement sensuel. Il sollicite tous les sens tour à tour et les nombreuses personnifications du roman contribuent à cette sollicitation. Le lecteur risque cependant toujours d'être saisi de vertige. Les personnages sont « accrochés au bout de [...] distances respectives » ; il peut leur arriver de « jouer les funambules sur les filets de brise » ou d'entendre « le silence en grumeaux ».

Le sens n'est pas toujours clair. Deux récits évoluent parallèlement et, s'il y a recoupements, le lecteur doit travailler fort pour les saisir. On comprend que le récit parallèle est le refuge du protagoniste ; cependant le sens de cette construction narrative nous échappe. Au début, on peut se laisser séduire, mais on s'aperçoit à mi-parcours du roman qu'il peut s'agir d'un simple plaquage de textes sans lien. Chaque histoire se met alors à évoluer de façon autonome et aucune n'est véritablement achevée. En bout de ligne, malgré un épilogue, le malaise persiste.

Lire *Le roi des pissenlits* exige beaucoup du lecteur dans la mesure où les images, les sons, les mots sont presque des projectiles lancés pour le déstabiliser. On reconnaîtra à l'ouvrage son climat original et des images dépaysantes, mais le questionnement existentiel qui est au cœur du roman s'égare dans une jungle de mots et d'images ; autant de fauves pour le lecteur. Les références s'épuisent. La réflexion s'essouffle. On a vite envie de rejoindre le quotidien et le familier. Peut-être même de s'attaquer aux pissenlits qui pendant ce temps ont proliféré sur le gazon. ■

Daniel Paradis, *Le roi des pissenlits*. Éditions Le Nordir, Ottawa, 2003, 127 p.

Marie LeBel est professeur d'histoire à l'Université de Hearst.

LIAISON

Un enrichissement culturel depuis 25 ans.
Abonnements individuels
et de groupe disponibles.

Pour tous renseignements :
liaison@interligne.ca
1 800 268-1753 Téléc. : 613.748-0852